PAUL VERLAINE 1844–1896

Prêtres de Jésus-Christ, la vérité vous garde

Prêtres de Jésus-Christ, la vérité vous garde.
Ah ! soyez ce que pense une foule bavarde
Ou ce que le penseur lui-même dit de vous.
Bassement orgueilleux, haineusement jaloux,
Avares, impurs, durs, la vérité vous garde.
Et, de fait, nul de vous ne risque, ne hasarde
Un seul pan du prestige, un seul pli du drapeau,
Tant la doctrine exacte du Bien et du Beau
Est là, qui vous maintient entre ses hauts dilemmes.
Plats comme les bourgeois, vautrés dans des Thélèmes
Ou guindés vers l'honneur pharisaïque alors,
Qu'importe, si, Jésus, plus fort que des cœurs morts,
Règne par vos dehors du reste incontestables ?
Cultes respectueux, formules respectables,
Un emploi libéral et franc des Sacrements
(Car les temps ont du moins, dans leurs relâchements,
Parmi plus d'une bonne et délicate chose.
Laissé tomber l'affreux jansénisme morose),
Et ce seul mot sur votre enseigne : Charité !
Mal gracieux, sans goût aucun, même affecté,
Pour si peu que ce soit d'art et de poésie,
Incapables d'un bout de lecture choisie,
D'un regard attentif, d'une oreille en arrêt
Pis qu'inconsciemment hostiles, on dirait,
A tout ce qui, dans l'homme et fleurit et s'allume.
Plus lourds que les marteaux et plus lourds qu'une enclume.
Sans même l'étincelle et le bruit triomphant,
Que fait ? si Jésus a, pour séduire l'enfant
Et le sage qu'est l'homme en sa double énergie,
Votre théologie et votre liturgie ?
D'ailleurs maints d'entre vous, troupeau trié déjà,
Valent mieux que le monde autour qui vous jugea,

Lisent clair, visent droit, entendent net en somme,
Vivent et pensent, plus que non pas un autre homme,
Que tels, mes chers lecteurs, que moi cet écrivain,
Tant leur science est courte et tant mon art est vain !
C'est vrai qu'il sort de vous, comme de votre Maître,
Quand même une vertu qui vous fait reconnaître.
Elle offusque les sots, ameute les méchants.
Remplis les bons d'émois révérents et touchants.
Force indéfinissable ayant de tout en elle,
Comme surnaturelle et comme naturelle,
Mystérieuse et dont vous allez investis,
Grands par comparaison chez les peuples petits.
Vous avez tous les airs de toutes, sinon toutes
Les choses qu'il faut être en l'affre de vos routes,
Si vous ne l'êtes pas, du moins vous paraissez
Tels qu'il faut et semblez dans ce zèle empressés,
Poussant votre industrie et votre économie,
Depuis la sainteté jusqu'à la bonhomie.

Hypocrisie, émet un tiers, ou nullité !
Bonhomie, on doit dire en chœur, et sainteté !
Puisque, ô croyons toujours le bien de préférence,
Mais c'est surtout ce siècle et surtout cette France,
Que charme et que bénit, à quelques fins de Dieu ?
Votre ombre lumineuse et réchauffante un peu.
Seul bienfait apparent de la grâce invisible
Sur la France insensée et le siècle insensible
Siècle de fer et France, hélas ! toute de nerfs,
France d'où détalant partout comme des cerfs,
Les principes, respect, l'honneur de sa parole.
Famille, probité, filent en bande folle,
Siècle d'âpreté juive et d'ennuis protestants,
Noyant tout, le superbe et l'exquis des instants,
Au remous gris de mers de chiffres et de phrases.
Vous, phares doux parmi ces brumes et ces gazes,
Ah! luisez-nous encore et toujours jusqu'au jour,
Jusqu'à l'heure du cœur expirant vers l'amour

Divin, pour refleurir éternel dans la même
Charité loin de cette épreuve froide et blême.
Et puis, en la minute obscure des adieux.
Flambez, torches d'encens, et rallumez nos yeux
A l'unique Beauté, toute bonne et puissante,
Brûlez ce qui n'est plus la prière innocente,
L'aspiration sainte et le repentir vrai !

Puisse un prêtre être là, Jésus, quand je mourrai !